H. BÖGLI, *Aventicum. La ville romaine et le musée* (Guides archéologiques de la Suisse, 19), Avenches, 1990 (nouvelle édition).

II.

SÉANCE DU SAMEDI 21 NOVEMBRE

Président : M. André HURST.

La séance du samedi 21 novembre s'est déroulée à Genève, selon le *turnus* institué entre les villes universitaires romandes pour les séances de l'automne.

Après la discussion et le vote unanime d'une résolution touchant la question de la réforme de l'enseignement secondaire (document préparé à l'occasion d'une réunion exceptionnelle du comité), la partie scientifique de la rencontre comportait les communications suivantes :

I. — M^me^ Claire KAPPLER, de Strasbourg, chercheur au C. N. R. S. : *Alexandre le Grand dans la littérature persane classique : le « livre des rois » de Firdousi.*

Alexandre, conquérant du monde et, en particulier, de la Perse, est devenu une grande figure dans la littérature persane : figure ambiguë, puisqu'il est à la fois l'envahisseur et le modèle d'un « détenteur du monde », donc, aux yeux d'un Persan, le modèle d'un grand roi tel que la Perse devait en produire (plusieurs empereurs persans porteront le nom de « *Jahân-gir* », ou « *jahân-goshây* », « celui qui tient » ou « fait tourner » le monde).

Dans la Perse en cours d'islamisation, au XI^e^ siècle, principalement dans le Nord-Est, la grande région du Khorâsân, berceau de la culture persane, Alexandre pouvait être perçu d'une manière d'autant plus ambiguë qu'il pouvait apparaître comme le modèle des envahisseurs qui ont failli détruire la culture persane, en l'occurrence, à cette époque, les Arabes.

Firdousi, auteur de la grande épopée nationale, le *Livre des Rois*, *Shâh-nâmeh*, base, aujourd'hui encore, de l'identité culturelle persane, était de ceux qui cherchaient à restaurer cette identité culturelle face à des envahisseurs qu'il jugeait incultes. La première rédaction de son épopée (soixante mille distiques) est achevée en 1010 à Tus (Khorâsân) : il a alors soixante et onze ans. Il a rassemblé, pour cette œuvre, beaucoup de sources écrites, en persan, en arabe, et de sources orales auprès d'informateurs iraniens de son temps, détenteurs d'une mémoire très ancienne. Des ménestrels chantaient encore la geste des grands rois d'autrefois.

Les nombreux « Romans d'Alexandre », qui existent tant en occident qu'en orient, ont un « ancêtre », le Pseudo-Callisthènes rédigé en grec entre 200 et 300 ap. J.-C. Les romans d'Alexandre persans appartiennent à la recension *δ. Une traduction en Pehlevi devint la source des romans en syriaque, persan, arabe, éthiopien. Le texte pehlevi est perdu, mais la traduction syriaque du VI^e^ siècle montre qu'il était une version assez fidèle du manuscrit grec : par exemple, il a préservé le récit de la naissance d'Alexandre selon le Pseudo-Callisthènes alors qu'elle a été remplacée par une version persane dans la plupart des récits en persan et en arabe.

Chez Firdousi, comme chez quelques-uns des auteurs antérieurs (par exemple Tabari, dont la *Chronique* en arabe fut traduite en persan au IX^e^ siècle par Bal'ami), Alexandre est demi-iranien par sa naissance : Philippe de Macédoine, pour faire la paix avec Darius, lui a donné en mariage sa fille. Elle devient enceinte de Darius mais celui-ci, parce qu'elle a mauvaise haleine, la répudie, bien qu'une herbe médicinale nommée Iskender l'ait soignée de ce mal.

Philippe, pour cacher la honte de la répudiation, fera passer pour le sien l'enfant qui va naître et qui sera nommé Iskender (ou Eskandar, selon la prononciation) : Alexandre, dont l'origine semi-iranienne est tenue secrète, va avoir en Iran, peu après sa naissance, un demi-

frère, Darâ, que son père (Darius/Dârâ) aura d'une autre femme. Il est, en tout cas, l'héritier légitime du trône d'Iran, en dépit de la répudiation! Lorsqu'Alexandre, très jeune, hérite du trône de Macédoine, son demi-frère, Dârâ (qui ne sait rien de ces événements antérieurs à sa naissance), rouvre les hostilités entre son pays et celui d'Alexandre. Alexandre refuse de payer tribut, part en guerre contre Dârâ et celui-ci est assassiné par deux de ses satrapes. Alexandre, prévenu, arrive juste à temps pour recueillir les dernières paroles de son demi-frère, à qui il révèle le lien de parenté qui les unit : scène émouvante, où Dârâ confie à Alexandre le soin de préserver la religion (zoroastrienne) et les coutumes de l'Iran, d'épouser sa fille et d'assumer le pouvoir sur le trône des rois iraniens. Alexandre s'y engage solennellement et respectera ces dernières volontés : il apparaît donc non comme le conquérant et le destructeur du pouvoir Perse, mais comme un digne rejeton et protecteur de l'Iranité.

Firdousi trace toutefois un portrait ambigu d'Alexandre car celui-ci dépasse, par sa passion de dominer et de connaître, la commune mesure : le persan ne possède pas le mot *hubris*, mais sa morale réprouve l'excès, l'orgueil et l'avidité, *âz*, passion de s'approprier toute chose, tout savoir, toute jouissance. Or Alexandre est tiraillé entre cette passion, qui le conduit jusqu'au bout du monde, en quête de pouvoir et de merveilles, et la conscience qu'il a d'être mortel : tout passe, rien n'appartient à l'homme, tout ce qui lui échoit vient de Dieu. Aussi Alexandre mourra-t-il en sage, malgré sa jeunesse, et deviendra-t-il un exemple d'une profonde humanité : le « roi au cœur éveillé » est le modèle paradoxal d'un héros où l'instinct de domination doit céder, sous le coup du destin, à la sagesse profonde qui est en lui, à la force du renoncement.

II. — M^me^ Nicole HECQUET-NOTI, de l'Université de Genève : *Avit de Vienne, le jeu de l'imitation poétique dans l'épopée biblique.*

L'évêque Alcimus Ecdicius Avitus, éminent représentant de la haute société gallo-romaine du début du VI^e^ siècle, est tout à fait représentatif du rôle politique et littéraire que conserve cette aristocratie. Grâce à elle en effet, la culture romaine s'est longtemps maintenue dans un royaume burgonde fortement menacé par ses voisins francs. En lisant l'abondante correspondance qu'entretient Avit avec des personnages aussi différents que les rois burgondes Gondebaud et son fils Sigismond, le franc Clovis, ou encore le pape Hormisda de Rome, nous pouvons entrer dans cette société et la situer aussi bien dans son contexte politique et religieux que culturel.

Mais c'est surtout dans son œuvre poétique que nous mesurons l'étendue de la culture littéraire d'Avit. Il nous a laissé une épopée biblique en cinq chants, *De spiritalis historiae gestis*, qui se propose de donner aux chrétiens une lecture poétique de l'Ancien Testament, sur le modèle de l'épopée classique, principalement de l'*Énéide*. Les trois premiers livres forment une trilogie consacrée au début de la *Genèse* et relatent la création et la chute d'Adam et Ève, tandis que les deux livres suivants reprennent deux sujets bibliques indépendants, le déluge dans le livre quatre, et la fuite d'Égypte sous la conduite de Moïse dans le livre cinq. Ce sont les trois premiers livres (auxquels nous consacrons d'ailleurs un travail de doctorat) qui ont retenu tout particulièrement notre attention. Nous nous sommes proposé de mettre en évidence l'intertextualité qui caractérise la poésie tardive, à partir de deux exemples particuliers d'Avit, le sommeil d'Adam (1, 144-153) et la présentation du paradis (1, 193-197 et 310-314).

En effet, cette poésie ne peut se définir comme une simple paraphrase du texte biblique, mais au contraire, le poète utilise ses connaissances littéraires pour s'inscrire dans la tradition épique en continuateur de Virgile. Il est évident que le but d'Avit est de mettre au service de la glorification du Christ le *stilus grandis* de l'épopée classique. Comme l'a écrit, plus d'un siècle auparavant, la poétesse Proba dans la préface de son centon, il s'agit de reconnaître dans cette poésie *maronem mutatum in melius diuino sensu*. Ce *diuinus sensus* infléchit l'épopée classique, qui s'est figée dans sa formulation après Virgile, dans une nouvelle direction grâce à l'apport de la spiritualité chrétienne. Ceci se traduit par une large utilisation de l'exégèse biblique dans le *De spiritalis historiae gestis*.

Ainsi donc, cette *renouatio* nous amène à considérer l'œuvre d'Avit comme une continuation de l'épopée christique de Juvencus : le *De spiritalis historiae gestis* est bien une épopée typologique qui glorifie le Christ en se fondant sur l'Ancien Testament. Cette tentative

d'Avit n'est pas isolée dans son époque, mais elle s'inscrit dans une longue tradition qui part de Juvencus et Sédulius pour aboutir à la fin du Ve siècle à des œuvres aussi différentes que l'*Heptateuque* de Cyprien dit *Gallus*, le *Metrum in Genesim* attribué à un certain Hilaire ou enfin le *De laudibus Dei* de Dracontius, écrit peu avant le *De spiritalis historiae gestis* et dont Avit a sans doute eu connaissance.

Ayant ainsi situé l'œuvre dans son époque et ayant reconnu les buts que s'était fixés l'auteur, nous avons étudié par l'exemple les deux principes de l'*imitatio* et de l'*aemulatio* qui président à toute création littéraire antique. Nous avons pu relever chez Avit une très grande connaissance des poètes classiques, Virgile bien entendu, mais aussi Lucain. Nous avons aussi mis en évidence un subtil jeu de détournement volontaire et expressif du modèle virgilien, qui illustre l'interaction et le dialogue s'établissant entre le poète et son prédécesseur. De la même façon, le poète adapte librement le texte biblique qui lui sert de canevas selon les besoins de son projet. Cette réécriture poétique, qui s'adresse à un public averti, en transférant le *notum* en *nouum*, annonce la poésie latine du Moyen Âge et marque ainsi son originalité par rapport à la poésie épique classique.

Sous la direction de M. Jacques CHAMAY, conservateur des antiquités du Musée d'art et d'histoire de Genève, les membres purent se familiariser, l'après-midi, avec quelques superbes pièces de céramique grecque (en particulier de céramique italiote) récemment acquises grâce au généreux soutien de l'Association *Hellas et Roma*.